

“ de la vieille France circulaient parmi nos gens ! Comme on se
 “ se sentait vivre et comme il était bon à respirer, l'air vivifiant
 “ de la Nouvelle-France.

“ Les hirondelles une fois parties, la neige tombait à gros
 “ flocons, le vent sifflait dans les grands arbres, le feu tenait com-
 “ pagnie au laboureur désœuvré—mais on est jamais désœuvré
 “ lorsqu'on est Français et que les voisins n'ont rien à faire.
 “ Comme les oiseaux blancs qui peuplent nos hivers, nous savons
 “ tirer parti de tout. Le plaisir change de forme suivant les pays.
 “ Voyez-vous ces chanteurs frileux qui s'envolent aux souffles de
 “ de l'automne ? Ce ne sont pas, les oiseaux de neige ni les Cana-
 “ diens. Attendez quelque temps, ces derniers feront leurs délices
 “ des tourbillons de Noël, des avalanches de février et des glaces
 “ de la rude saison... On éteindra la gaité canadienne le jour où
 “ l'on aura changé le naturel des oiseaux blancs.” (1)

Après avoir raconté la fondation du collège des Jésuites de Québec en 1635, M. Sulte ajoute : “ Ainsi commença humblement l'université qui porte, de nos jours, le nom de Laval.” Nous avons toujours cru que le Séminaire de Québec, fondé bien après par Mgr de Laval, réclamait la paternité de l'Université de Laval. M. Sulte pourra sans doute nous éclaircir sur ce point. (2).

M. Sulte consacre tout un chapitre à l'examen de la tenue seigneuriale, telle qu'établie dans ce pays par la compagnie des Cent Associés. Il démontre que loin d'avoir donné lieu à des abus, elle était au contraire le seul moyen de défricher, de coloniser la Nouvelle-France. Les seigneurs canadiens étaient les vrais amis du peuple, ils travaillaient eux-mêmes à ouvrir à la culture les terres de leurs seigneuries, et dans le danger, ils protégeaient leurs censitaires contre les embûches des Iroquois. M. Sulte défend les seigneurs canadiens contre les accusations de certains écrivains de nos jours. “ Des seigneurs,” dit-il, “ dont les femmes et les filles labouraient la terre ; des seigneurs qui, à leur mort, laissaient leurs familles aux prises avec la pauvreté ; des seigneurs dont la vie entière était consacrée aux plus rudes travaux—et on a eu l'aplomb de les comparer aux courtisans de Versailles ! Nous voyons en eux, au contraire, des fondateurs, des travailleurs, des patriotes. Tout le dix-septième siècle est employé utilement par ces hommes dévoués ; ils éclaircissent la forêt, ils créent des établissements

(1) Page 74.

(2) Dans tout le cours de ce volume M. Sulte témoigne hautement du dévouement des Jésuites et des services qu'ils rendirent à la Colonie. Nous tenons à faire cette remarque parce que nous nous réservons d'apprécier le jugement que l'auteur porte sur ces religieux dans les premières livraisons du tome troisième.